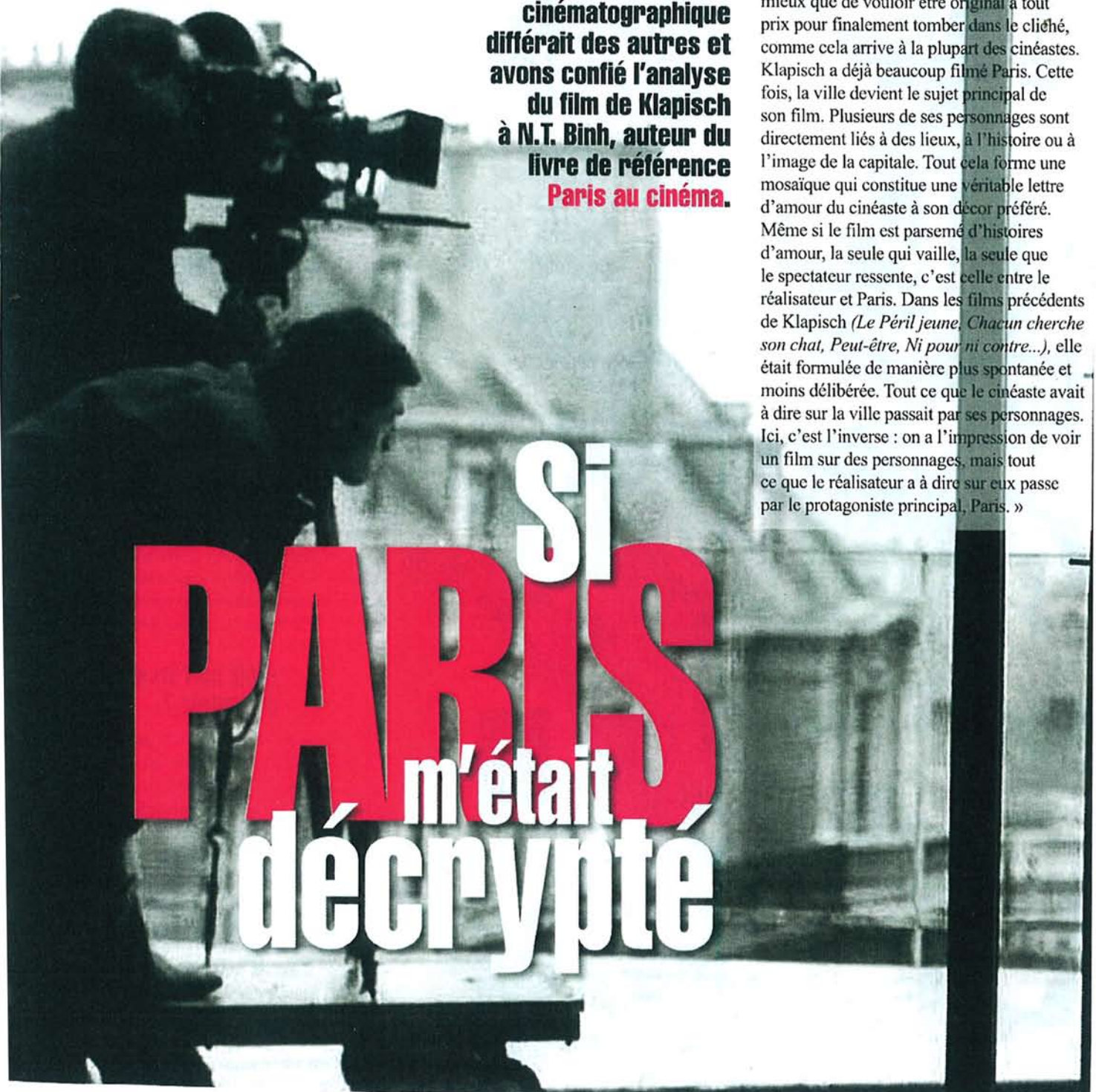


Dans son dernier film, tout simplement baptisé **Paris**, Cédric Klapisch affiche une fois de plus sa fascination pour la ville. Nous avons voulu savoir en quoi ce nouveau voyage cinématographique différait des autres et avons confié l'analyse du film de Klapisch à N.T. Binh, auteur du livre de référence **Paris au cinéma.**

Une déclaration d'amour

« Le titre annonce la couleur. On sait d'emblée qu'il s'agira d'une sorte de catalogue de tout ce que l'on peut ou que l'on doit – ou bien que l'on ne peut pas ou que l'on ne doit pas – faire sur Paris à l'écran. Paris, l'une des villes les plus filmées au monde, est sans cesse confronté aux images qu'on lui renvoie. La démarche de Cédric Klapisch est claire : il part du cliché pour aller ailleurs. C'est mieux que de vouloir être original à tout prix pour finalement tomber dans le clié, comme cela arrive à la plupart des cinéastes. Klapisch a déjà beaucoup filmé Paris. Cette fois, la ville devient le sujet principal de son film. Plusieurs de ses personnages sont directement liés à des lieux, à l'histoire ou à l'image de la capitale. Tout cela forme une mosaïque qui constitue une véritable lettre d'amour du cinéaste à son décor préféré. Même si le film est parsemé d'histoires d'amour, la seule qui vaille, la seule que le spectateur ressente, c'est celle entre le réalisateur et Paris. Dans les films précédents de Klapisch (*Le Péril jeune*, *Chacun cherche son chat*, *Peut-être*, *Ni pour ni contre...*), elle était formulée de manière plus spontanée et moins délibérée. Tout ce que le cinéaste avait à dire sur la ville passait par ses personnages. Ici, c'est l'inverse : on a l'impression de voir un film sur des personnages, mais tout ce que le réalisateur a à dire sur eux passe par le protagoniste principal, Paris. »

Si PARIS m'était décrypté



Un Paris vu par...

« Klapisch a du talent quand il crée un réseau de personnages qui tissent des intrigues entre eux dans un décor qui est lui-même protagoniste – le grand magasin parisien dans *Riens du tout*, son premier film, ou Paris dans cette version macrocosmique. C'est précisément ce qui rend le film poignant. Son héros (interprété par Romain Duris), persuadé qu'il va peut-être mourir, est à l'image de ce que l'on entend à longueur de journée : Paris est une ville morte, une ville qui étouffe, qui s'essouffle et qui n'évolue plus. Évidemment, ce point de vue donne un côté mélancolique et didactique au film, ce dernier aspect étant encore surligné par le rôle important que joue Fabrice Luchini, celui d'un prof d'histoire spécialisé dans le Paris historique. »

Derrière la carte postale

« Dans *Paris*, Klapisch ne cherche pas à donner une vision originale de la ville comme dans *Chacun cherche son chat*. Il gratte plutôt derrière le vernis, derrière la surface des images habituelles que les cinéastes, et plus encore les photographes, donnent de cette ville. Il essaie de savoir ce qu'il y a à l'envers de la carte postale. C'est très clairement montré dans une scène clé durant laquelle un immigrant clandestin camerounais confronte une carte postale de Notre-Dame à la cathédrale qui se dresse devant lui. Le réalisateur joue même à pasticher d'anciens films sur Paris. Tout au début, dans une sorte de bande-annonce, il présente ses personnages dans leurs scènes à venir. C'est un clin d'œil évident à l'introduction de *Sous le ciel de Paris* de Julien Duvivier, qui commençait par une voix off extrêmement pompeuse nous annonçant que nous allions suivre le destin de plusieurs personnages, donc de différentes facettes de Paris, ou à *Si Paris nous était conté* de Sacha Guitry. Le reste des séquences s'intéresse plus aux clichés sur la ville. »

À l'assaut des lieux communs

« Dans ce film, Klapisch affiche son intention didactique, très démonstrative, de revisiter la ville. Pas seulement le Paris géographique, celui des grands monuments, mais aussi celui des lieux communs : la vitrine d'un café de la place de la Sorbonne dans laquelle on voit Mélanie Laurent, allusion immédiate aux films de la Nouvelle Vague ; le métro aérien du pont Bir-Hakeim, référence directe au *Dernier Tango à Paris* ; le Moulin Rouge,

clin d'œil à Baz Luhrmann ; la tour Eiffel qui scintille comme dans *Un monde sans pitié* d'Éric Rochant ; les marchés de rues ; le Luxembourg ; les catacombes ; Le Père-Lachaise... Klapisch ne néglige pas les nouveaux lieux inconnus du grand public, comme la vie nocturne de Rungis, qui a remplacé les anciennes Halles. Il prend même le risque de jouer avec la tour Montparnasse souvent ignorée des cinéastes, ou encore le 13^e arrondissement, récemment évoqué par Resnais dans *Cœurs* ou par Cédric Anger dans *Le Tueur*. » (Critique page 66.)

PROPOS RECUEILLIS PAR VÉRONIQUE LE BRIS

Paris au cinéma de N.T. Binh (éd. Parigramme).



Françoise Dorléac et Jean Desailly face au Paris filmé par François Truffaut dans *La Peau douce*.